

n'auraient pas tremblé dans une bataille, à rentrer dans la galerie.

Ce ne fut qu'après beaucoup de façons et de lenteur qu'ils se remirent à l'ouvrage ; chaque souffle de vent qui venait à gémir dans les passages leur semblait un soupir ou une plainte de quelques-unes des nombreuses victimes de Gilles de Retz.

Enfin le jour vint peu à peu dissiper les frayeurs des ouvriers ; à mesure que la lumière pénétrait à travers les vitraux colorés, ils reprenaient courage, et avant que l'angélus du matin ne sonnât, leur travail était terminé, et tout rentré dans l'ordre accoutumé.

A six heures, le dressoir (buffet de ce temps-là) était déjà chargé de viandes froides et de fruits, et le prince et ses nobles hôtes debouts et en habits de chasse, mangeaient avec appétit et vidaient gaiment de hautes coupes où le vin d'Anjou brillait à travers les dessins du cristal ciselé.

— Olivier de Méel, dit Gilles de Bretagne, qu'avez-vous donc ce matin ? vous avez l'air pensif et rêveur . . . et vous ne mangez pas ?

— Rien ne vous échappe, très-redouté seigneur, se hâta de dire Arthur de Montauban, vos yeux auxquels on ne peut rien cacher ont deviné la tristesse d'Olivier.

— Par saint Yves, répliqua le prince, s'il est chagrin c'est la première fois de sa vie, et à cause de cela je lui pardonne . . . Mais quel peut être le sujet de son affliction ?

— Noble prince, sous votre toit le chagrin ne peut m'atteindre ; le maréchal de Bretagne plaisante . . .

— Plaisanter ! Dieu m'en garde, je ne joue pas avec le sentiment . . . répondit Arthur, et je ne suis pas seul